

Sylvie Gracia

# Mes clandestines

**Jacqueline Chambon**



*Octobre 2013, Paris 19<sup>e</sup>*

Et son odeur est entrée dans ma nuit, une odeur douce, c'est le qualificatif qui m'est venu au réveil. Parfum discret qui s'était fondu à l'odeur de sa peau, peau qu'elle avait blanche et fine, un voile tendu sur les os.

D'avoir élu un seul parfum, certaines femmes sont détectables au nez dans une foule, des années après.

Mais Tamina, je la connaissais du jour même – enfin, c'était plus compliqué que cela.

Une odeur douce, c'est ainsi que je l'avais qualifiée en me réveillant, dans l'incapacité d'être plus précise, qu'est-ce que cela pouvait bien signifier, *Tamina avait une odeur douce* ? N'avais-je pas rêvé la scène ?

Car, s'imposant immédiatement au retour de la conscience, la scène avait tout de l'image onirique. L'apparition dans la nuit d'une femme à mon chevet, chargée de ses odeurs, se penchant sur moi endormie et prononçant une phrase dont le message pouvait être aisément déchiffrable, à l'aune de la soirée que nous venions de passer – mais justement, est-ce qu'il

ne fallait pas l'entendre autrement, dans un espace élargi, mystérieux et sensible ?

*Tu as perdu un amant mais tu as gagné une amie.*

J'ai cligné des yeux. Le volet roulant n'avait pas été baissé et, au travers de la vitre, le carré de ciel est venu m'éblouir. Tant de lumière, en dépit de l'automne. Ma chambre, de dimensions réduites, est un cube aux murs blancs, ouverte largement par une porte-fenêtre sur le ciel du Nord, puisque du sixième étage où je vis, sur ces buttes qui dominent la cuvette parisienne, c'est un ciel panoramique qui se donne au-delà des vitres, d'ouest en est et dans les hauteurs – l'infini du ciel, si rare en ville. Il y navigue selon les heures et les saisons, la pluie et les vents, des nuages gris, ou roses, ou bleus, ou blancs. Ils traversent l'horizon, depuis la percée entre les deux immeubles où le soleil se couche, jusqu'aux tours de la place des Fêtes, là où chaque jour nouveau se relance aux heures blanches de l'aube.

Si rarement le ciel est vide.

Mais ce matin-là n'était plus une aube depuis longtemps. Gorge et bouche sèches, pesanteur des paupières, jambes empêtrées dans la couette – et cette lourdeur de crâne ! C'est alors que je me suis vue, vêtue encore du jeans et de la chemise noire que j'avais enfilés pour accueillir Tamina.

J'avais donc passé la nuit tout habillée, jusqu'aux chaussettes mêmes, et de ma bouche remontait une acidité de vomi. Cela devait bien faire un an que je

n'avais pas pris une cuite pareille, mais celle-là, elle était programmée.

À la même période, ma vieille amie Mathilde, vieille de plus de quatre-vingt-dix ans, avait sorti des photos d'elle d'une pochette en papier cristal. Elle avait aussi prononcé quelques phrases troublantes que je rapporte ici, parce qu'elles éclairent ce qu'était mon état d'esprit cet automne-là. Son salon était immobilisé dans la pénombre quand j'étais arrivée, un jour oblique et gris tombait sur le fauteuil voltaire où elle s'était installée, près de la fenêtre, un livre écartelé sur la table ronde, à portée de main. Cela m'avait tordu le cœur d'imaginer Mathilde passant ses heures dans le silence, à s'arracher quelques pages des yeux – pourquoi donc, après quatre-vingts ans, fait-on si souvent économie de l'électricité, est-ce que les yeux pâtiennent de la crudité des éclairages artificiels, est-ce qu'on ne s'aperçoit pas de la baisse de la luminosité, en fin de journée ? J'étais arrivée avec ma fausse ingénuité joyeuse, ne voulant rien relever ni du silence ni de la pénombre ni de la triste pâleur de sa peau, le terrible silence de la vieillesse – pourtant, maintenant que j'avais passé la cinquantaine, je savais qu'il me fallait entrer dans certains apprentissages, dont celui de conquérir ce silence intérieur, en faire une paix.

Le service bleu de Chine attendait sur la table et, pour la tarte aux fruits que j'avais apportée, elle avait sorti ces assiettes à dessert dont elle aimait tant les scènes champêtres – elle les tenait d'une grand-tante aimée, née dans les années 1880. Des femmes aux

tenues Empire drapées et vaporeuses, installées dans des jardins, qu'accompagnait une phrase sentencieuse sur l'amour sincère du myosotis, l'innocence de la marguerite, la sensibilité du mimosa – quels temps lointains que celui de ce langage des fleurs. Remontait de la rue Vieille-du-Temple l'excitation d'un samedi parisien, voix et klaxons, on approchait de Noël et pourtant l'air était doux qui autorisait tous les abandons à la terrasse du café du Progrès. Est-ce que Mathilde, depuis son fauteuil, quittait de temps en temps son livre et laissait tomber son regard sur la vie d'en bas, si proche et si lointaine, ces jeunes gens encore libres de progéniture qui finissaient de déjeuner en bande au milieu de l'après-midi, alanguis, avant le shopping, avant le ciné, avant le dîner entre potes.

Si proche et si lointaine sa propre vie quand on la regarde depuis sa fin.

C'est après le thé qu'elle avait tiré vers elle cette pochette en papier cristal, posée sur le rebord de la commode. Elle l'avait fait tourner entre ses mains, le papier en était jauni et crissant, vieux de plusieurs dizaines d'années, un demi-siècle même ? Ses mains se détachaient du contre-jour, comme saisies dans un faisceau lumineux, elles y prenaient la netteté d'une présence vivante. Mains veinées, osseuses – avec le temps, toute la machinerie souterraine qui structure et innerve était montée en surface et révélait son pouvoir.

Elle avait choisi trois photos – on en devinait d'autres.

C'étaient des photos en noir et blanc de belle qualité, trois périodes d'elle étalées sur soixante ans, 1939, 1953, 1999. Chaque portrait, réalisé par un photographe professionnel, avait été pris dans la perspective d'une carte d'identité.

*Est-ce que tu me reconnais ?* me demanda-t-elle. Sur la plus ancienne, elle était une lycéenne de dix-huit ans qui allait passer son bac. Ses cheveux étaient crantés et barrettés sur le côté, leurs boucles souples étaient si dessinées qu'on avait dû férocement leur appliquer laque ou gel, elles en étaient lisses de brillance, presque sombres, elle qui était blonde. Elle portait une cravate masculine nouée autour d'un col Claudine – ce qu'une photographie peut fixer des ambiguïtés de ce que nous sommes... Sur la deuxième photo, c'était une jeune femme d'une beauté lumineuse, aux lourds cheveux vaporeux descendant jusqu'aux épaules, à l'aplomb fier, de celle qui venait de reconquérir son nom de naissance après son divorce. Sur la troisième, elle se dissimulait derrière de grandes lunettes rondes, c'était une femme de près de quatre-vingts ans qui en paraissait quinze de moins, et ce portrait généra en moi le même embarras – pourtant, me relança une nouvelle fois Mathilde, *Tu m'as connue à cet âge-là, tu te souviens ?*

Est-ce que la lycéenne de dix-huit ans et la conquérante solitaire de trente ans et la retraitée de soixante-dix-huit ans se ressemblaient ? Est-ce que je les retrouvais dans la vieille dame de quatre-vingt-douze ans qui, en face de moi dans la pénombre, se faisait sauvage et insistante ?

À la façon de poupées russes contenir tous ses âges.

La jeune fille, la jeune femme, la femme mûre et enfin, devant moi, la Mathilde de ce samedi d'automne. *La vieille du Temple*, comme elle se surnommait elle-même, depuis au moins vingt ans.

Mais qu'est-ce qui permettait de deviner une continuité de ressemblance ? Une blondeur de cheveux, oui. Une peau fine et pâle. Quelque chose dans le port de tête, la nuque droite, mais peut-être était-ce l'artifice de la pose photographique. Est-ce que cela suffisait. Il y avait dans les portraits de Mathilde la marque d'une telle volonté. Et cette volonté s'était arrimée à chaque époque et frottée aux sinuosités de sa propre histoire – c'était peut-être ça, sa présence, avoir été plusieurs femmes au cours de sa vie. Cette souplesse plastique qui nous fait devenir autre à chaque étape. Se trahir pour se ressembler.

Puis Mathilde m'avait raconté une histoire. C'était l'histoire d'une amie à elle, l'histoire d'une femme. Cette vieille tradition des racontars et des confessions intimes, autrefois en cuisine et dans les salons bourgeois et les vestiaires des usines, aujourd'hui dans les salles de gym, aux portes des écoles, à la cantine d'entreprise, ou bien pendant des téléphonages infinis – parce que parler soulage. Elle m'avait raconté tant d'histoires de femme, Mathilde, depuis vingt ans que je la connaissais. Elle m'avait raconté la sienne d'abord, de vie. Et d'autres aussi.

Parce que, dans chaque femme, une femme se reconnaît, alors que les hommes.



Les hommes ne se reconnaissent pas dans l'autre, ils se mesurent entre eux.

Sa vieille amie avait été belle. Elle était devenue l'une de ces femmes très ridées, il y a des peaux ainsi. Peut-être une plus grande sécheresse de l'épiderme, la consommation de tabac et d'alcool sur des dizaines d'années, ou parfois le grand air des campagnes et des plaines, des bords d'océan qui ravinent. Et aussi le travail, les substances chimiques, les atmosphères confinées, la répétition des tâches. L'ennui de la vie ménagère. Les grands malheurs qui creusent leurs sillons.

Et c'est la peau alors qui devient paysage, on se perdrait dans le désordre des rides, elles s'entrecroisent sur les joues, fuient en parallèle sur la plaine du front, font des rangs de colliers autour du cou.

Plis d'amertume, rides du lion, pattes-d'oie. On leur fait la gloire d'un nom, de nous montrer mortelles.

La vieille dame ne supportait plus de regarder ce qu'était devenu son visage, car ce n'était pas le sien, là, dans l'ovale du miroir, mais autre chose, une figure inconnue qui s'enfonçait de plus en plus dans son étrangeté. À la cinquantaine c'était encore un processus presque imperceptible, un lent affaissement des chairs et un durcissement des traits, mais qui sait percevoir objectivement son reflet ? Qui de soi n'a pas d'abord une image mentale – bonne ou mauvaise, mais toujours fausse ? Cela dura dix ans, vingt ans. Une fois qu'elle eut basculé dans la vraie vieillesse – la sale expression de *vieille peau* – elle choisit

le flou. Elle s'installait à sa coiffeuse, placée à contre-jour. Elle devinait dans le clair-obscur une abstraction de volumes et de contours, fini désormais l'inventaire minutieux, dissous dans l'à-peu-près les taches brunes et les bajoues, les dents déchaussées, les sourcils maigres, et cette peau jaunie, épaisse et plissée, seuls ses doigts en prenaient la mesure désormais, en caressant à l'aveugle la trame serrée des rides. Vieillir : chuter dans l'imprécision et le vague, et cela s'applique à tant d'autres domaines. Le grand flou des conversations quand seuls quelques mots jaillissent d'un ruban de phrases, les nuits de veille fondues dans les jours, l'effacement des désirs – pourquoi y avait-on mis tant d'ardeur, avant ?

Alors, dans l'à-peu-près du reflet, elle se maquillait lourdement, c'était un travail qu'elle aurait mené yeux fermés tant elle avait passé du temps à cette pratique-là, les couleurs et les ombres et les traits de crayon et la pince. La peau, surtout, qu'elle recouvrait de plusieurs couches de crème, fard, poudre – qu'elle devienne une pure surface lisse.

Abolir la vie vécue.

Dans la lumière et la vue basses, dans le miroir à contre-jour, elle se grimait si grossièrement qu'elle en devenait vieille poupée cireuse au grand nez, yeux renfoncés plus encore dans la lourdeur du khôl et le fard bleu, lèvres pulpées, tombantes. *Elle qui avait conservé de si beaux volumes*, me dit Mathilde. L'ovale du contour, la pointe d'un menton, les pommettes hautes.

Oui, de si beaux volumes qui disparaissaient sous les traits forcés.